

Raoul Bateau

Il était 10 heures du matin quand Raoul Bateau commença à travailler sur les toits du centre ville de La Rochelle. Son pantalon de velours, très large et surtout très raide, l'aidait à se stabiliser sur n'importe quelle pente. La veste à col chevalière lui tenait chaud mais servait à dissimuler ses paquets de cigarettes. Ses cheveux étaient grisés par le temps, mais sa barbe bien taillée, son visage avec un peu de rides lui donnaient un air soigné et juvénile. Moyen de taille et de corpulence normale, il ne paraissait ni gros ni maigre, son corps était musclé grâce à sa profession. Il travaillait sous le soleil qui tapait fort sur les toits de la ville. Il était dans ce métier depuis plus de 20 ans, il en avait assez.

Il s'assit sur les tuiles, alluma une cigarette et soupira. Ce travail l'usait petit à petit et abîmait sa santé. Les gens dans la rue le voyaient sur les toits et le regardaient avec de la peine. Vers midi, il alla dans son bar préféré prendre un verre et reprendre des forces avant de retourner travailler.

Tom Roquigny

Aline Bateau

Le 2 avril 1906, Marius Genet faisait les cent pas dans le salon d'une modeste demeure dans la rue Amerigo Vespucci. Angoissé par la rencontre avec sa future belle-mère Aline Bateau, il regardait à sa montre les minutes qui passaient. Il était quinze heures quarante-cinq quand la porte devant lui s'ouvrit. Il vit en premier sa promise, Madeleine, puis la mère de celle-ci.

Cette dernière était une femme d'une quarantaine d'années, de petite taille.

Elle avait des cheveux bruns mi longs et ondulés, attachés en un chignon légèrement défait. Sur son visage flétri par son âge avancé, se dessinaient des joues creusées. Ses yeux d'un bleu profond le frappèrent immédiatement. Au milieu de son visage se dressait son nez, si petit, presque ridicule.

Elle portait un chemisier blanc avec de grands volants sur les poignets. Sa longue jupe à motifs écossais masquait en partie ses ballerines noires. Le regard de Marius s'arrêta sur ses mains, des mains de fleuriste, fines mais abîmées par les épines des roses .

Elle se montra cet après-midi-là très aimable avec lui.

Thaïs Mesa

Albert Bateau

Un lundi du mois de juillet 1906, Albert Bateau regagna le bazar qui lui appartenait, rue Saint Nicolas, à La Rochelle. Il suait à grosses gouttes tant la chaleur l'accablait.

Son bazar était très chic, bien rangé : à l'entrée, sur le côté droit, on pouvait voir une vieille cheminée en bois, de nombreux tableaux étaient affichés au mur ; beaucoup de rayons remplissaient le magasin. A 15h27, il finit de garnir une étagère de chocolats et revint derrière son comptoir, prêt à accueillir ses clients avec le sourire. Marie-Jeanne Rodriguez, une habituée de la boutique, franchit la porte, prit ses courses et alla directement à la caisse. Elle regarda Albert avec admiration.

Il était habillé d'un complet à motifs à carreaux, d'un pantalon de golf blanc et d'une veste de criquet blanche sous laquelle on devinait des bretelles noires à boutons. Des mocassins noirs dépassaient de son bureau en bois de chêne.

La grandeur de cet homme l'impressionnait : il faisait en effet plus d'1m82. La beauté de ses ongles surprenait cette cliente, il semblait en prendre particulièrement soin. Il avait les cheveux courts plaqués vers l'arrière et une moustache fine. Sa peau semblait assez pâle et son nez crochu. Ses yeux verts derrière ses lunettes rondes et sa bouche fine et rosée lui donnaient un visage d'ange. Mais avec ses sourcils très noirs et un peu relevés, il était évident qu'il ne fallait pas le provoquer, même s'il se montrait très aimable, poli, et patient avec ses clients. Bref, il était plutôt du genre affable.

Assis sur un coussin derrière lui, jouant avec ses petites voitures, son fils, Louis, l'appela.

Eloïse Pejoan

Suzanne Bateau

Jean-Paul entra dans un bazar, *Au Petit Bonheur*, qui se trouvait rue Saint Nicolas à la Rochelle. Il ne prêta pas tout de suite attention à la propriétaire des lieux. Il aperçut divers objets et trouva son bonheur avec un vase. Il s'approcha alors de la caisse derrière laquelle se tenait une jeune femme plutôt grande et fine, assez belle. Il allait avoir l'occasion de la contempler plus longtemps car plusieurs clients attendaient devant le comptoir.

Il remarqua son petit chignon descendant sur la nuque, sa chevelure châtain foncé et ses yeux en amande. Son regard se posa sur son tablier jaunâtre, usé par les nombreux lavages. Ses yeux s'arrêtèrent sur sa chemise d'un blanc immaculé. Elle portait des bottines noires à talons bobines. Son mari l'interpella : " Suzanne peux-tu m'apporter le paquet ? ". Ô l'adorable prénom ! Son tour arriva, elle empaqueta le vase. La tristesse l'envahit au moment où Suzanne lui dit : " Au revoir ". Il franchit le seuil du bazar, tourna la tête pour la contempler une dernière fois, puis partit sans un mot.

Emma Bardeau

Louis Bateau

Ce jour-là, c'était la rentrée des classes des vacances de Noël. Les joues rougies par le froid, Louis Bateau avançait tranquillement vers le portail. Le vent relevait ses courts cheveux bruns remplis de flocons blancs. La neige tombée sur le sol de la rue de Saint Jean du Perrot rendait sa peau plus pâle que d'ordinaire. Il était vêtu de son sarrau noir, d'une cape grise bien chaude ainsi que d'un béret bleu. Ses lourdes bottes en cuir protégeaient bien ses pieds du froid.

Ses camarades jouaient avec des boules de neige devant l'école Dor. Louis les rejoignit, un petit sourire aux lèvres. Mais sa maîtresse les attendait déjà, au coin du bâtiment, afin de les faire entrer en classe. Louis entra dans le calme, avec ses camarades, chacun regagna son pupitre. Les questions simples fusaient : « Comment se sont passées vos vacances ? Qu'avez-vous fait ? ». Louis leva la main pour y répondre, tout joyeux : « Durant les vacances, nous avons rendu visite à mes grands-parents Raoul et Aline, rue Amerigo Vespucci. Nous avons fêté Noël avec eux. Le vingt-cinq décembre, lorsque nous nous sommes tous réveillés, nous avons ouvert les cadeaux. J'ai eu des billes, ainsi qu'un nouveau stylo plume ! »

Chloé Ducrot

Louis Godet

Le matin, à partir de 10h15, Louis Godet travaillait dans son horlogerie, à La Rochelle, rue des Merciers. En entrant dans la boutique, on pouvait observer une porte dans le fond de la pièce, qui menait à l'atelier de M.Godet, et au milieu des horloges démontées et des pendules ouvertes, on l'apercevait alors, assis, en train de réparer minutieusement une montre-gousset avec quelques outils, tournevis et pinces. Sa très légère calvitie ne gâchait pas la beauté de son visage. Et un grain de beauté marron sur la joue achevait de lui donner du caractère.

Il était vêtu d'une chemise blanche avec un gilet de costume noir, sans manches, et d'un pantalon de la même couleur. Il portait des chaussures pointues cirées, marron, et, à son auriculaire, brillait une chevalière plaquée or d'une grande valeur avec ses initiales.

Léo Marin

Marie Bateau

Le 15 avril 1895, Louis Godet arpentait les rues de La Rochelle sous le soleil printanier. Il pensait vivre une journée comme les autres et pourtant en ce début de soirée sa vie bascula. Il s'arrêta devant une porte sur laquelle était inscrit en grosses lettres " Coiffeur ". Sur la vitrine il lut " Parfumerie, Brosserie " puis " Cheveux pour dames et pour hommes " indiqué juste au-dessus des produits exposés. Prenant son courage à deux mains, il poussa la porte et une cloche retentit, avertissant les autres clients de son arrivée. Après quelques pas hésitants, il balaya du regard l'ensemble du salon principalement décoré de tableaux d'artistes et de portraits d'hommes et de belles femmes bien coiffés. Il posa sa veste sur le porte-manteau en bois à l'entrée avant de s'asseoir patiemment pour attendre son tour. Alors qu'il s'impatientait, une femme apparut dans son champ de vision et le sortit immédiatement de ses pensées.

Il la contempla de la tête aux pieds, frappé par sa beauté. Ses cheveux bruns formaient de belles boucles très volumineuses, soutenus par un bandeau à pois et relevés en chignon. Elle avait dû y passer des heures tellement la coiffure lui semblait compliquée, mais quelques mèches rebelles s'en échappaient. Elle retira son long manteau en velours, laissant paraître son haut noir en cachemire, avant de revêtir sa blouse de service. Très coquette, la jeune femme ajusta sur le côté gauche de sa poitrine une broche représentant une rose. Puis elle s'avança alors dans sa direction d'un pas déterminé. Louis remarqua qu'elle était vêtue d'une longue jupe qui ondulait au rythme de ses hanches et laissait deviner ses longues jambes élancées. Le bruit des talons de ses chaussures de cuir brun retentissaient de plus en plus fort au fur et à mesure qu'elle s'approchait de lui. C'est alors qu'un sourire accueillant se dessina sur le visage pâle de la jeune coiffeuse, parsemé de taches de

rousseur.

Louis était tellement occupé à admirer ses belles lèvres pulpeuses teintées de rouge qu'elle l'interpella une première fois sans obtenir de réaction. Elle insista. Le jeune homme se ressaisit brusquement et rougit, un peu honteux, comme un enfant qu'on surprend en train de faire une bêtise. Elle sembla amusée de la situation puisqu'elle en rit, d'un rire très charmant qui le troubla fortement. Constatant sa gêne, la jeune femme se présenta et lui demanda de la suivre.

Elle s'appelait Marie Bateau et il se surprit à répéter ce nom du bout des lèvres, comme fasciné par chacune de ses paroles. Après ce court instant, il la suivit jusqu'à son siège et aperçut dans le miroir situé en face de lui le reflet de cette belle femme. Le regard de la coiffeuse témoignait de sa concentration sur la coupe à exécuter. Derrière ses lunettes se cachaient de magnifiques yeux vert amande. Soudain, au contact de ses douces mains froides sur son crâne, Louis sentit des frissons lui parcourir la colonne vertébrale. Peu à peu, il se détendit, surpris par cette agréable sensation pendant que les doigts experts de Marie jouaient avec les mèches de sa chevelure. A ce moment-là, il aurait aimé que ce temps passé avec elle durât encore et encore, hypnotisé par cette coiffeuse qui le rendait heureux. Les jours suivants, il se rendit au salon et finit par oser lui proposer d'aller boire un café. De fil en aiguille, de coiffure en coiffure, de café en café, leur relation avançait...

Victoria Guerillot

Pierre Godet

Été 1906, La Rochelle, Rompsay : une femme entra dans une vieille bâtisse. Son jeune garçon s'amusait au milieu du salon. De beaux jouets en bois vernis roulaient et traînaient ça et là. Un costume de marin tricoté à la main en jersey drapait le bambin, cela lui seyait. La laine de couleur bleu marine tranchait avec le vert du fauteuil dans lequel il était affalé. Il avait de bonnes joues rosées et rebondies, des yeux bleus, des cheveux blond paille. Ses petits pieds se balançaient.

Il essayait tant bien que mal de démonter une pauvre locomotive, y mettait toute sa hargne. Quelle difficile tâche cela avait l'air d'être ! Ses dents de lait étaient aussi de la partie à présent. La femme dit : " Pierrot ! Pierrot ! Viens ici, chenapan, j'ai une surprise pour toi ! " L'enfant, interpellé, sauta fissa chercher le présent mais glissa sur une bille : bim, le postérieur de Pierre sur le parquet ! Plus de peur que de mal, certes mais cela avait suffi à faire pleurer le petit. Marie, étonnée, retrouva son fils tout chamboulé et lui apporta le cadeau promis : une petite voiture.

Lucas Fourage

Victor Gaillard

Alors que le soleil se couchait, assise sur un banc près du port, Louise Bateau aperçut Victor Gaillard, son promis, descendant de son bateau . Elle fut séduite par cet homme, brun, avec ses beaux yeux bleus et sa peau mate.

Elle le contempla de haut en bas : il portait un long ciré jaune qui descendait jusqu'à ses bottes noires et qui dissimulait un pantalon de la même couleur . Il la regarda et s'approcha d'elle. Plus il avançait, plus elle le trouvait beau, avec la lumière du coucher de soleil qui l'entourait comme un ange. Il s'assit à ses côtés puis lui adressa un sourire, qu'elle lui rendit aussitôt. Ce genre de sourire qui ne laisse pas indifférent.

Cloé Bazin

Louise Gaillard

Le 25 avril 1906, Louise Gaillard s'affairait encore dans son magasin de couture, situé au n°8 quai Valin, alors que le soleil disparaissait au large de La Rochelle, entre la tour Saint-Nicolas et la tour de la Chaîne.

Elle releva quelques mèches de ses beaux cheveux bruns, échappées de son chignon romantique, pour mieux voir ce qu'elle faisait. Elle devait terminer une robe de jour pour le lendemain.

Sa peau très claire, parsemée de taches de rousseur, mettait en valeur ses beaux yeux verts pétillants. Un grain de beauté au-dessus de sa bouche lui donnait un charme supplémentaire.

Assise sur un tabouret, le tissu bleu de la robe qu'elle cousait retombant sur ses genoux et tranchant avec le ton rosé de sa jupe légèrement bouffante, ayant un peu relevé ses manches à gigots, elle finit de coudre de la dentelle blanche sur le col et le bas de la robe de jour.

Elle positionna ensuite la robe sur un buste de couture pour les ultimes retouches.

Lyloo Brucher

Gabriel Bateau

Il était six heures, la sonnerie venait de retentir dans la caserne Duperré, tous les militaires se levèrent pour se préparer à l'entraînement quotidien. Le colonel arriva sur le lieu de l'exercice où les soldats se tenaient en rang, prêts à répondre aux ordres de ce dernier. Leur exercice du jour consistait à traverser deux kilomètres de barbelés le plus rapidement possible. Ce fut au tour de Gabriel Bateau de passer : il s'avança, la posture droite. Il paraissait sûr de lui alors qu'il était le plus jeune du groupe ; il venait d'avoir 22 ans, mais sa moustache le vieillissait. C'était un homme de taille moyenne ne dépassant pas 1m75. Ses grands yeux gris dévoilaient sa personnalité ; tout se lisait dans son regard : son courage et sa tendresse.

Son côté patriote l'avait incité à intégrer l'armée, il aimait l'idée de défendre sa patrie, et de faire la fierté de sa famille. Il l'avait décidé depuis son enfance : il mourrait en héros. Si tout se passait bien, il deviendrait lieutenant l'année suivante.

Il portait l'uniforme de major. On ne voyait que son pantalon rouge garance, qui contrastait avec sa capote en laine grise de fer bleuté à martingale.

Déva Milon

Lucille Bateau

Le soleil était en train de se lever sur l'école élémentaire Réaumur au centre ville de La Rochelle. Ghislain Castel réfléchissait, assis derrière son pupitre en bois, dans cette petite salle sombre encore peu éclairée. Devant lui se tenait assise une femme à l'allure chétive, le dos courbé à cause de sa tête posée entre ses mains fines. Il ne voyait que ses cheveux bruns retenus par un chignon haut. L'institutrice se releva et il put enfin apercevoir sa figure.

Son visage paraissait fatigué et blanc comme la feuille sur laquelle il écrivait ses tables de multiplication. Ghislain Castel put observer ses immenses cernes. Sa longue robe noire descendait en dessous de ses chevilles. Ce qu'elle portait ne la mettait pas en valeur étant donné que c'était en velours. Son visage fermé, ses yeux sans aucune lueur, son regard vide, tout indiquait à Ghislain que tout ne devait pas être rose dans sa vie. Il ne saisit pas tout de suite ce changement d'attitude ; l'institutrice était de nature enjouée, gracieuse et distinguée, mais en ce mardi 8 décembre 1907, elle était mélancolique, désemparée et dans son monde. Elle ne prêtait plus attention à rien, ni aux nombreux bavardages qui régnaient dans la classe, ni aux bruits de cloches qui sonnaient pour huit heures.

Soudain, un élève de la classe, Titouan Mauricer, interpella la maîtresse : " Madame Lucille Bateau, puis-je avoir votre aide s'il vous plaît ? " Cette phrase tira l'institutrice de ses pensées et elle daigna se lever.

Amandine Charrier

Léon Bateau

Occupé à son ouvrage minutieux de cordonnier, Léon ne remarquait pas Célestine, sa femme. Elle appréciait les moments où son travail accaparait toute son attention car cela lui offrait l'opportunité d'observer la grâce qui lui était naturelle.

Fortement penché sur son établi, Léon avait dans sa posture une élégance insolite ; son ouvrage n'était pourtant qu'une simple chaussure. Cachée par la porte, Célestine ne pouvait guère admirer son regard, qu'elle savait pourtant pétillant et porteur de joie de vivre . Cela ne l'empêcha pas de remarquer qu'à nouveau ses boucles rousses tombaient sur son visage ; bientôt il faudrait qu'elle les lui raccourcisse. Ses mains s'activaient depuis longtemps déjà mais sans jamais cesser leurs mouvements. Noueuses, avec leurs articulations prononcées, elles ne laissaient aucun doute sur la qualité du travail qui était fourni.

Soudain Léon s'arrêta . Quelque chose retint son attention et, pendant que ses yeux se posaient sur la porte, il se leva et demanda d'une voix claire : « Qui est là ? ». Surprise, Célestine partit sans demander son reste.

Mélissa De Sousa Moreira

Célestine Bateau

Tôt le matin, à l'église Notre-Dame, durant la première messe, une femme se tenait au dernier rang, à la dernière place à gauche le long du mur. Le prêtre ne voyait pourtant qu'elle, alors qu'elle se réfugiait toujours dans le coin le plus sombre de l'église. Très fine, elle paraissait de taille moyenne. Son visage menu, au teint pâle, tranchait sur l'obscurité.

Une fine cicatrice se dessinait et faisait la particularité de son front. Elle avait les yeux d'un bleu qu'il n'avait encore jamais vu. De longs cils ainsi que de fins sourcils adoucissaient son regard. Ses lèvres rosées lui donnaient envie de l'embrasser. Elle avait relevé sa longue chevelure aux ondulations blondes en un joli chignon bien tiré dont quelques mèches tombaient le long de sa nuque.

Cette magnifique inconnue portait une jolie robe bleue rappelant la beauté de ses yeux bleus, une robe au décolleté bordé d'une blanche dentelle qui couvrait à ras sa poitrine. De longues manches que des noeuds noirs serraient au niveau du coude cachaient ses bras. Un large ruban noir marquait sa taille fine et accentuait l'impression d'élégance. Sa robe tombait le long de ses jambes et se terminait par une fine dentelle cachant ses pieds .

Pauline Cohéléach

Jean Bateau

Un premier coup de cloche retentit et vint briser le silence glacial de ce matin de l'Avent 1905.

Jean attendit le départ de tous les fidèles, donnant à ceux qui le souhaitaient une dernière bénédiction, puis alla mettre sa douillette qu'il gardait dans le sacristie, et enfin sortit de l'Église. Un vent froid lui glaça le visage, il se hâta donc de regagner son appartement situé à l'opposé de la Cathédrale Saint-Louis sur la Place de Verdun.

A peine le pas de la porte franchi, sa bonne Lisette vint lui ôter sa douillette, et il monta dans sa chambre. Lisette, comme à son habitude, lui avait préparé une bassine d'eau chaude sous son petit miroir, et il s'empressa de remonter ses manches pour y plonger ses mains tremblantes.

C'était là le meilleur moment de sa journée, il se frottait, et se frottait les mains, jusqu'à ce qu'elles soient immaculées, parfaites, sans la moindre coupure, comme celles d'un enfant qui vient de naître, et il oubliait enfin tous ceux qu'elles avaient dû bénir.

Puis, il se passa les mains sur le visage, descendant lentement, passant sur la courbe du front, sur ses yeux clos, savourant la fraîcheur. Il ouvrit les yeux et comme à chaque fois, s'émerveilla de l'intensité de son beau regard vert. Il prit alors son couteau et tailla délicatement sa barbe, passant sur sa mâchoire fort marquée, qui donnait à son visage ce côté supérieur et sûr de lui qui attirait toutes les femmes. Une fois ce travail fini, il essuya méticuleusement son couteau et se passa la serviette sur le visage.

Il défit le col de sa robe qui glissa immédiatement le long de ses larges épaules, effleurant ses bras et ses mains jusqu'au bout des doigts, et qui, enfin, alla choir à ses pieds, le laissant nu dans la froideur de sa chambre.

Il resta ainsi un moment, fermant les yeux, laissant la légère brise qui se faufilait entre les tuiles le refroidir, et réussit petit à petit à tous les oublier, tous ces gens, ces pauvres qui venaient l'implorer. Ceux qu'il appelait ses enfants alors qu'en vérité ils ne suscitaient en lui que dégoût. Il les méprisait eux, et leur foi en ce Dieu. Comment pouvait-on être assez stupide pour croire que cet être pouvait exister ? Il eut un petit sourire ; oui c'était bien bête d'être devenu un des fidèles de ce dieu mais qu'aurait-il dû faire ? Comment s'élever dans cette stupide société ? Il repensa à tous ses péchés, il s'étonnait toujours de sa placidité face à ses actes. Qu'est-ce que cela pouvait bien faire qu'il voie des femmes ? Être prêtre n'avait rien de joyeux, alors pourquoi se priver de la joie de la compagnie d'une femme ? Il faisait fi de toutes ces règles ! C'était là un plaisir de cette vie cruelle et quel gâchis cela aurait été de priver toutes ces femmes de ses charmes !

Il revint à la réalité et aperçut le doux billet que lui avait écrit Célestine, une femme qui était venue le matin même à l'église et qui l'intéressait fortement. Il préféra le lire plus tard.

Madeline Bateau

Madeline Bateau entraîna sa mère dans le salon pour qu'elle rencontre son futur époux qui attendait patiemment. Lorsque soudain la porte s'ouvrit, ce dernier n'eut d'yeux que pour elle. Il aimait la contempler : comme elle était élancée, fine et svelte dans ses vêtements ! Elle avait ses longs cheveux châtain attachés. Son grain de beauté dans le cou le charmait, de même que ses beaux et larges yeux vert émeraude. Ses sourcils bien dessinés et ses longs cils donnaient beaucoup d'attrait à son visage. Elle se pinça les lèvres, ce qui témoignait de son anxiété, et il aperçut ses fossettes. Il fut émerveillé de la voir aussi jolie avec sa longue robe serrée à la taille, en coton bleu marine et blanc, et son chemisier à volants.

Il admira son collier de perles blanches. Elle paraissait encore plus grande qu'elle ne l'était avec ses bottines bleu marine. Il était très flatté d'être en compagnie d'une jeune fille comme elle, avec un sourire si radieux et des joues rebondies qui lui rappelaient celles d'un enfant. Cette jeune personne très gentille avait toujours le cœur sur la main, et malgré sa timidité, affirmait toujours son opinion. C'était plutôt rare dans ce milieu et cela plaisait au jeune homme. Il la trouvait facile à vivre, toujours affectueuse et fidèle.

Manon Robin